

La voirie indigène au nord-ouest de Pichincha et le fond aborigène de la route de Pedro Vicente Maldonado

I. L'INVERSE DE L'HISTOIRE DE MALDONADO

L'histoire de la voirie, telle qu'on en trouve un exemple dans la brillante étude de José Rumazo Gonzalez sur la route de Pedro Vicente Maldonado, s'écrit généralement à partir des centres urbains et non des espaces traversés. Quito, Guayaquil, Panama, Lima : pôles de dynamisme et de progrès, séparés par des espaces vides de potentiel sauf s'ils sont intégrés dans le rayonnement commercial et bureaucratique de la cité. Dans l'idée des Bourbons, la voirie fait rentrer dans l'histoire un espace situé en dehors de l'histoire. Dans l'histoire de la route de Maldonado, le drame idéologique est intensifié par le contraste entre la figure de Maldonado, incarnation humaine de l'esprit de progrès, et celle du « Yumbo »¹, peuplant les territoires que devait traverser la route et archétype du sauvage primitif dans l'imaginaire populaire de Quito.

L'ethnohistoire invite à réexaminer une telle légende. En premier lieu, nous soutenons la thèse que les régions à travers lesquelles Maldonado voulait construire sa route étaient déjà reliées les unes aux autres, et que son but était en réalité de remplacer un système de communication centrifuge par un système centripète. En second lieu, l'ancien système organisé à partir de la périphérie a fortement contribué à une dynamique historique particulière des sociétés de la forêt, qui n'était pas sans répercussions sur les groupes plus centraux. En fin de compte, historiquement parlant, on distingue un mouvement alternatif entre deux types de réseaux routiers. C'est cette alternance qui a conditionné les relations entre les villages du centre (« *heartland* ») colonial de la Sierra et l'arrière-pays (« *hinterland* ») colonial, celui des forêts.

(*) Université de Wisconsin, Madison, Etats-Unis.

1. Indien de l'Est de l'Equateur.

II. LES RELATIONS FORËT/SIERRA

Dans cet article, le terme « Yumbo » ne désigne pas les populations amazoniennes, parfois appelées « Yumbos » (indiens), ni même toutes celles que Cabello appelle les « vrais indiens », mais il s'applique uniquement à la population indienne qui occupait les régions montagneuses occidentales avec extension au *ñio* Guayllabamba (carte de Maldonado, 1750), depuis les villages de Nono et Calacali jusqu'au village de Bola Niguas qui n'existe plus. Les Yumbos stricto sensu n'occupaient qu'une frange écologique, qui part de la crête de la Cordillère, longe les pentes raides des sierras secondaires de la Cordillère occidentale, et se termine à la limite de la navigabilité fluviale. Il ressort des données dont nous disposons que les Yumbos vivaient en groupes dispersés, pratiquaient une horticulture de brûlis et d'essartage, et qu'ils étaient en même temps de prodigieux bâtisseurs (*tolas* énormes, « piscines », etc.).

Il ne s'agissait pas d'une économie d'autosuffisance mais d'une économie spécialisée dans la production de denrées exportables : coton (Anonyme de 1582, 1965 : 335-336), piment² et sel (2) (Carranza 1969, 1965 : 88), poisson séché (Diez Cathalan 1800, 1949 tome 6 : 405-407), or, herbes médicinales, miel et animaux sauvages.

Les habitants de la Sierra allaient se ravitailler en sel, en coton et en piment chez les Yumbos avec lesquels ils ont toujours maintenu des liens d'échange ou d'alliance (Salomon 1980 : 212-213). De leur côté, moyennant leurs *cachas* ou « envois », les indiens entretenirent un commerce régulier avec le « marché » de Quito³, où ils achetaient des outils et des ornements. On ignore s'il existait chez les Yumbos des *mandalaes* (intermédiaires) ou « indiens marchands ». Le réseau routier préhispanique (*yumbo ñan*, ou « chemin indien » en quechua vernaculaire) passait par la sierra de Quito à travers six cols, mais les Yumbos du nord empruntaient plus volontiers la route Cotocollao-Nono-Alambi-Nanegal-Llambo-Gualea-Tambillo-Bola Niguas, dont le tracé préfigure la route de Maldonado, ou d'autres chemins qui aboutissaient à Calacali (Salomon, 1986). Grâce aux voies fluviales, ils eurent également des contacts (peut-être par des intermédiaires) avec ce qui est aujourd'hui la côte de Manabi, où accostaient déjà, bien avant l'arrivée des Espagnols, les riches flottes de haute mer.

Nous possédons des indices de la pénétration Inca dans les territoires des Yumbos (Cabello, 1586, 1951 : 437-438 ; voir également Cieza 1553, 1962 : 133). Lippi (1985 : 10-11) mentionne cinq fortins ou forteresses situées aux environs des *ñio(s)* Pichan, Alambi et Guayllabamba, en disant qu'elles « ont probablement été construites par les Incas ». Le fortin que l'on peut voir aujourd'hui encore sur le *ñio* Alambi pourrait bien être la « forteresse du *yngañan* » (« forte-

2. *Visita de pueblos encomendados en Francisco Ruiz*, por Juan Mosquera y Cristóbal de San Martin, 1559. AGI/S Justicia 683.f.795 r-v.

3. *Memorial a su magestad del padre Hernando de Villanueva*, vezino de San Francisco de Quito, Clérigo presbítero muy antiguo (sic) y criollo de las Indias, 1612, AGI/S Audiencia de Quito 86.12.

resse du chemin inca ») dont une pétition de 1563⁴ mentionne l'existence « sur le río de Alos »⁵. Quatre autres forteresses jalonnaient le réseau routier, dont on ne sait pas encore lesquelles protégeaient les routes *ynga ñan* et lesquelles contrôlaient le *yumbo ñan*.

III. LES YUMBOS, « TRIBU COLONIALE »

A court terme, l'effondrement de l'autorité inca aura renforcé la maîtrise des Yumbos sur les voies de circulation interzones, par la création d'*encomiendas* dans lesquelles étaient regroupés des Yumbos et des Serranos (habitants de la Sierra)⁶. La faible pénétration espagnole dans la région, ainsi que le déclenchement tardif et l'issue indécise de l'offensive militaire contre les Yumbos, n'entamèrent pas leur autonomie (Cabello, 1586 ; 1951 : 438, Premier LCQ tome 1 : 443-448-1538). La rébellion des Yumbos contre les Espagnols dura beaucoup plus longtemps que celle des Serranos. Le cacique Titara rejoignit la dernière révolte pan-indigène et appela « toute la terre » Yumbo à se mobiliser contre l'armée de Gonzalo Diez et Pinera⁷ (Hernandez, 1539 ; 1977, tome 1 3:62) et ensuite contre les « indiens amis » (Second LCQ, tome 2 : 92-95, Salazar Villasante 1562, 1965 : 136). En 1576, ils attaquaient encore les missionnaires de l'ordre de la Merced⁸. Mais, à cette époque, les populations de l'ouest s'étaient déjà divisées en « indiens amis » qui payaient le tribut, et en « indiens en guerre » (Salazar Villasante 1562, 1965 : 137). A partir de 1557, les Yumbos septentrionaux donnaient en tribut une bonne partie de l'or qu'ils se procuraient en « rançonnant »⁹ les voyageurs sur les routes de l'ouest.

C'est au cours des années 1560 que, pour reprendre la terminologie de Morton Fried (1975), les Yumbos du nord devinrent « tribu coloniale ». Dési-

4. Pétition de Doña Phelipa de Ramos qui sollicite le transfert de son titre foncier à Nono, 10 mai 1563, reproduit dans : Título y medida de las tierras de los Ramos en el Valle de Nono, 13 agosto 1699, ANH/Q Indígenas 24, f.82r-84r.

5. Le suffixe -pi ou-bi entre presque toujours dans les noms de fleuve de toute la région yumbo et dans une grande partie de la Sierra septentrionale. Il est possible que le río Alos ou río Alas des Espagnols soit le Alambi.

6. Voir Salomon 1980 : - aucune répartition ne fut composée uniquement de Yumbos. Parmi les premiers et seconds *encomenderos* des villages yumbos figurent Pedro Cortes (village de Zamo), Gonzalo Diez de Pinera (provincia de ñambe y Mindo, Anbe, Topo, Tuza), Juan de Padilla (« Pueblo de Titara »), Francisco Ruiz (Cançacoto, Zarabullo, Alaqui, Napa), Carlos de Salazar (Gualla, S. Juan Niguas (i.e. Bola Niguas), Nanical, Alambi, Llulloto), et autres dont les *encomendados* Yumbos ne sont pas spécifiés : Juan Arias Altamirano, Bonifaz de Herrera, Rodrigo de Salazar, Alonso de Xéres.

7. Probanza de méritos de Gines de Hernández vezino de Camora de los Alcaldes, 14 febrero 1564, AGI/S Patronato 112 ramo B f. 5v-45r.

8. Memorial de arcediano de Quito don Francisco Galavis en nombre del Obispo, pidiendo se de cedula para que la Audiencia no se entrema el el repartimiento de doctrinas, 1576, CVG/Q 3a. serie Vol. 1 : 378-401.

9. Juan, fils du rebelle Bocate dont l'intransigeance avait provoqué l'expédition de Diez Pinera, dut payer un tribut en or de 1 100 pesos en 1557. Visita de los Yumbos encomendados en Carlos de Salazar, 30 junio 1557, AGI/S Justicia 671, f. 66r-68r.

reuses d'assouplir le système du tribut, de mettre fin à la guerre entre alliés et adversaires de l'Espagne, et d'établir des relations avec les régions côtières menacées par les Anglais, les autorités de Quito mirent en place, dès 1562¹⁰, un système de maires indigènes à Mindo et Gualea, dont on ne sait s'il fut efficace ; elles commencèrent alors peu à peu à exiger des chefs (*curakas*) indiens un rôle de médiateurs, ce qui leur permettait d'exercer leur pouvoir sur des sociétés qu'ils dominaient mal, faute d'en connaître le fonctionnement interne.

C'est à la même époque, et pour les mêmes raisons, qu'eut lieu la première tentative de pénétration routière des Espagnols, autre projet du très controversé Salazar Villasante (Salazar Villasante 1562, 1965 : 136). Les *curakas* s'opposèrent au projet qui n'aboutit pas : mais ce fut là le dernier sursaut de la résistance indienne. En 1570, le territoire yumbo était considéré comme « terre de paix ». Cabello Valboa plaidait pour l'évangélisation des « gens nus » vivant à l'ouest, pour pouvoir s'en faire des alliés dans la guerre contre les « mulâtres » rebelles¹¹.

Les frères de la Merced reçurent les paroisses indiennes septentrionales (Alambi, Cachillacta, Nanegal, Gualea, S. Juan Niguas ou Bola Niguas, Anope et Guacpi ; Perez 1924, Monroy 1930-1931). Le régime qu'ils mirent en place, conformément aux « Ordonnances pour les Indiens », tout en étant autoritaire, n'envisageait pas le regroupement des néophytes dans des réductions, mais se proposait de moduler la pratique pastorale sur le schéma de petites communautés indiennes dispersées¹². La période d'hégémonie de l'ordre de la Merced coïncide avec une baisse démographique marquée des populations indiennes septentrionales¹³.

D'autre part, les Yumbos subissaient les pressions de groupes irréductibles au christianisme, qui les harcelaient et les obligeaient à « faire des beuveries, des rites, des cérémonies et des idolâtries, en vertu de quoi ils ne sont et ne peuvent être ni réduits ni endoctrinés »¹⁴. La persistance de ces noyaux non christianisés allait influencer la culture yumbo durant toute la fin du XVII^e siècle.

10. De oficio contra el capitan Francisco Dolmos y su muger (i.e. Maria de Ulloa, ante el gobernador Melchor Vásquez Dávila), 1562, CVG/Q 1a. serie, Vol. 31 : 714-727.

11. Guidé par des paroissiens yumbos, le mercenaire Juan de Salas fit le chemin vers Esmeraldas en 1590 (Salas, 1590-1976 : 1-4 xxx). Les Yumbos servirent en effet dans les possibles négociations de paix entre la couronne et les mulâtres factieux.

12. Ordenanzas par los yumbos (de la doctrina mercedaria), 1578, AGI/S 126-3-13.

13. Memorial a su magestad del Padre Hernando de Villanueva, vezino de Zan Francisco de Quito, clérigo presbitero muy antigo (sic) y criollo de las Indias, febrero 1612, AGI/S Audiencia de Quito 86.12. Ce témoignage important décrit la condition des Yumbos comme désastreuse à la suite des tributs excessifs et aux délits associés à leur couverture. Selon l'auteur, les Yumbos (vers 1612) avaient délaissé leurs habituels voyages marchands vers le marché de Quito.

14. El Rey informa a la Real Audiencia de Quito acerca de la petición de Alonso de Holguín para fundar población en la ribera del río Daule, 24 enero 1603, CVG/Q 2a. serie Vol. 13.

IV. LE PROJET ROUTIER DE ANDAGOYA ET LES YUMBOS AU XVII^e SIECLE

Trois facteurs ont influé sur l'évolution sociale des Yumbos du nord, qui la différencient de celle des populations méridionales.

1. Les villages de Gualea, Ylanbo, Llulluto, et d'autres encore, connurent une telle baisse démographique¹⁵ qu'ils ne pouvaient plus constituer des paroisses viables¹⁶.
2. Cette région, à la différence des régions méridionales, ne tomba sous la coupe d'aucune dynastie de *curakas* de la Sierra qui veillaient à l'efficacité du régime colonial. Des conflits et de violents affrontements opposaient les caciques Yumbos et les percepteurs locaux ou venus de la Sierra. Certains leaders encourageaient coutumes et rites païens, pendant que d'autres se faisaient forts de leurs alliances avec les missionnaires¹⁷.
3. Enfin, cette société qui échappait dans son ensemble au pouvoir central, conservait cependant des relations commerciales avec les indigènes de Quito et les organisaient sous une forme intra-indigène. De San Blas et San Roque, quartiers indigènes de la capitale, descendait toute une population qui venait s'approvisionner en miel, fruits et bois précieux, et qui faisait halte dans des caravansérails inconnus des voyageurs espagnols¹⁸.

Ce qu'il faut bien souligner, c'est qu'il ne s'agissait pas d'un réduit autonome, mais d'un arrière-pays (*hinterland*) colonial qui possédait ses propres élites coloniales et qu'animait une dynamique conflictuelle locale propre. Le développement à partir de Quito d'un nouveau réseau de pénétration routière déséquilibra le *modus vivendi* et permit d'entrevoir certains éléments du système de relations mis en place par la colonisation dans les régions périphériques. Nicolas de Andagoya présenta en 1677 (1949 tome 4 : 276, 308) un « projet d'accords » destiné à moderniser la route précolombienne passant par Nanegal et Gualea. Bien que l'Audience lui ait donné carte blanche, il se heurta à une forte résistance de tous les secteurs indiens. Le gouverneur des indigènes, Luis Tatayo, jeta

-
15. Par exemple, Gualea voit sa population baisser, entre 1580 et 1669 de 357 tributaires à 188. Ylanbo atteint 30 tributaires en 1670, Llulluto 23 en 1631, d'autres villages se dépeuplent à des niveaux qui présagent de leur éventuelle dissolution. Cuentas de tributos de Mindo, Gualea, Nanegal, Ylanbo, Topo, y Tuza tomadas por el Maestre de Campo Don Manuel Ynclan de Valdes corregidor... 1669, 15 mayo 1680, ANH/Q Tributos 3 ; Cuentas de tributo de Ylanbo 1669-1673, 1670 (sic), ANH/Q Indígenas 10, f.non num., pp. 13-14 ; cartas cuentas de tributos de Llulluto y Gualea con fragmento de un juicio de 1631, 1629 (sic), ANH/Q Tributos 2 f. 23-53.
 16. Le perceuteur des tributs yumbos, Joan Yona, commente la possibilité d'imposer les nombreux tributaires « qui se sont retirés aujourd'hui dans diverses procincas ». Cuentas de tributo de Ylanbo, 1669-1673, 1670 (sic), ANH/Q Indígenas 10, f. non. num. pp. 19-27.
 17. Autos de Don Gabriel Masapungo contra Joan Yuna de Ylanbo, 7 abril 1671, ANH/Q Indígenas 10 f. 1r-v.
 18. Cuentas de tributo de Ylanbo 1669-1673, 1670 (sic), ANH/Q Indígenas 10 passim ; Cartas quantas de Llulluto, 1633, 14 marzo 1633, ANH/Q Encomiendas 1 : Cuentas de tributos de Nanegal 1666-1676, 4 febrero 1676, ANH/Q Indígenas 12.

à terre l'argent de l'envoyé de Quito chargé de l'inspection des routes et refusa de vendre de la nourriture aux gens de passage ; il reçut l'appui du prêtre de la Merced, hostile lui aussi aux constructeurs (Muñoz de la Concha y Cabrera 1679, 1949 tome 1, 4 : 368). Les propriétaires de *fincas* sucrières et des sucreries locales¹⁹ laissèrent leurs ouvriers saboter les ponts (Andagoya 1681, 1949 tome 1, 4 : 411). Il semble bien que tous les secteurs économiques privilégiés aient eu peur de la concurrence des chantiers de construction de la route, qui risquaient de les priver d'une main-d'oeuvre locale rare et peu stable.

Après l'échec du projet d'Andagoya, les rivalités entre secteurs privilégiés furent incessantes. Les Yumbos, de leur côté, intentaient procès sur procès aux frères de la Merced²⁰, les accusant de charger des indigènes avec des frets commerciaux à la période du transport des *cachas* à Quito. Quant aux propriétaires terriens locaux, ils accusaient l'ordre de monopoliser le travail des indiens et d'infliger des châtiments corporels à ceux qui étaient surpris à travailler dans les haciendas²¹. Les témoignages recueillis contre l'ordre affirmaient que, craignant les mauvais traitements, de nombreux indigènes fuyaient les réductions et rejoignaient les païens vivant dans une colonie des environs²².

V. LES RÉFUGIÉS INDIENS : LES « IDOLÂTRES » DE GUACPI ET LE POUVOIR DES SORCIERS DE LA PÉRIPHÉRIE

Quels sont les changements qui affectèrent la société yumbo dans un tel contexte ?

Comme dans toutes les sociétés où ils ne peuvent être réglés par le pouvoir des institutions, il est arrivé que les conflits se manifestent sous la forme d'accusations et de pratiques magiques. L'exemple typique de ce genre d'affaire est celui des indiens de San Pedro Atenas. Il semble qu'à cet emplacement, de localisation inconnue, les frères de la Merced avaient regroupé les familles ayant survécu aux épidémies et aux fuites²³. Mais ce nouveau peuplement ne dura pas longtemps. En se fondant sur des témoignages d'indiens, de métis et de blancs vivant dans le village voisin de Gualca, Maldonado rédigea une « information à propos du dépeuplement de San Pedro Atenas » qui témoigne de la gravité de ce genre de conflits :

-
19. Escritura de fianza para Miguel de Torres, 19 noviembre 1721, ANH/Q Presidencia t. 24 f. 193r.
 20. Yndios de Ylambo contra los curas sobre agravios que se les infiere, 13 octubre 1727, ANH/Q Indígenas 44 ; Juan Antia y el común de los yndios del pueblo de San Juan de Niguas, sobre agravios recibidos del cura y del gobernador, 9 mayo 1731, ANH/Q indígenas 175 hojas sueltas.
 21. *Ibid.*
 22. *ibid.*
 23. El procurador de la Merced pide estipendio rezagado para P. Manuel Rodríguez doctrinero del pueblo de San Pedro de Atenas en la provincia de los yumbos, 15 julio 1692, ANH/Q Religiosos 6.

« Il y a soixante ans (vers 1683)... la principale raison de l'extinction de toute cette population fut que l'on introduisit parmi elle la sorcellerie et qu'à force d'envoûtements et de divers poisons ils ont fini par se massacrer les uns les autres, et que les dernières familles survivantes vinrent trouver refuge dans une annexe appelée Guacpi... » (1743 ; 1948, tome 1 : 332-341).

Au début du XVII^e siècle, on comptait à Guacpi environ cinquante âmes, qui étaient les survivants de San Pedro Atenas, mélangés à ceux de Santiago de Anope, autre localité également détruite. Le village de Guacpi était réputé parmi les indigènes pour abriter de redoutables *chamans*. En 1703, l'un d'entre eux, Juan Roza Pinto, surnommé le « Métis », fut impliqué dans un procès pour tentative d'assassinat par des pratiques magiques. Ce que les documents de l'époque nous présentent du personnage est suffisamment clair pour qu'il puisse servir d'exemple type du rôle particulier que jouaient les *chamans* géographiquement et socialement marginaux (Salomon, 1983). Juan Roza Pinto, de race blanche par son père, portait l'habit indigène et parlait quechua, mais passa toute sa jeunesse parmi les mulâtres d'Esmeraldas. Là, il apprit les arts magiques de la tradition afro-indigène et fut visité par un esprit qui avait revêtu la forme d'un enfant espagnol. Il se maria et s'établit à Tull, près d'Intag. Si terrible était sa renommée de sorcier qu'un membre de la dynastie curakale d'Otavallo, Don Salvador Ango, l'engagea pour assassiner un militaire espagnol²⁴.

Les blancs, comme les indiens, étaient convaincus que la personne de Juan Roza Pinto avait hérité de tous les pouvoirs magiques des diverses sociétés auxquelles il appartenait par son arbre généalogique et ses aventures. Les témoins se représentaient la terre des Yumbos comme douée de pouvoirs spéciaux, non pas comme une lointaine et ultime Thulé tropicale, mais précisément comme un espace interstitiel affilié à des centres multiples et que ne dominait personne.

Les Mercédaires essayèrent bien de préserver Guacpi, mais l'épidémie de maladies suspectes était si galopante qu'il ne resta bientôt plus dans le village que huit ou dix indigènes et quelques métis et mulâtres de Quito. En 1730, l'église prit feu. Tout le monde prit la fuite, à l'exception d'un autre « sorcier » fameux, Silvestre. Peu de temps après, un Mercédaire, le père Tomas Bahamonde, décida de repeupler le site avec des paysans pauvres. Mais au bout de deux ans, ceux-ci aussi abandonnèrent les lieux et le fameux Sebastian se retrouva le seul propriétaire de Guacpi avec ses maisons détruites et ses cloches ensevelies. On disait alors que les Yumbos de Guacpi s'étaient réfugiés dans des régions éloignées, chez les païens, que l'on fait parfois correspondre aux réduits du *ño Verde*, tributaires d'Esmeraldas. Voici la nouvelle que recueillit Juan José Astorga :

« On a pu savoir que les païens en question existaient bien et se composaient de ces bandits indiens qui, fuyant l'évangélisation s'étaient réfugiés là, ainsi que d'autres indiens chrétiens du village de Guacpi qui se trouvaient au voisinage

24. Criminales contra don Salvador Ango por haver pretendido quitar la vida a Don Sebastian Manrique por medio de un hechicero, 18 septiembre 1704? ANH/Q Indígenas 28.

immédiat de Gualea, à présent campagne désolée et envahie par la forêt ; et que la langue parlée par lesdits païens était un mystérieux mélange des parlers Cayapa et Yumbo » (1741 ; 1948, tome 1 : 244-245 ; voir également Velasco et Garces 1749 ; 1948, tome 1, 2 : 325-326).

VI. LES YUMBOS RÉSISTENT AU PROJET DE PEDRO VICENTE MALDONADO

Lorsque Maldonado décida de reprendre le projet tant de fois ajourné de route carrossable vers Esmeraldas, l'opposition des régions du nord ne se fit pas attendre. En 1737, Don Manuel Yona et Don Manuel Sahuito, caciques de San Juan de Niguas (village dans lequel, à cette époque-là, s'étaient infiltrés un grand nombre de Yumbos et de métis), vinrent déclarer devant l'Audience que :

« Don Pedro Maldonado, voisin de cette ville, nous assaille sans trêve de ses violences, pour nous obliger à prendre part aux travaux de découverte d'une route sans paie ni salaire aucun, ni même le prétexte du service de Sa Majesté, dont nous devons supporter la charge non seulement par notre labeur personnel mais encore en fournissant nos propres machetes, haches et autres instruments pour le () et dangereux travail de défrichage et de franchissement des précipices, dans lequel, tirés de nos conditions naturelles vers des rudesses inconnues et des tempéraments contraires, il nous amène à exposer nos vies à la terrible inclémence de la faim, des rivières torrentueuses, des rochers remplis d'immondices empoisonnées, et totalement à la merci d'une rude montagne, délaissant, pour ce faire, les travaux de nos fermes et l'entretien de nos maisons... »²⁵.

De la même manière, la « communauté des indiens du village de Cansacoto » (régions méridionales) déposa des plaintes exprimées dans des termes très hostiles à Maldonado. Ils faisaient remarquer que deux lieutenants de celui-ci étaient arrivés dans leur village « avec ordre de s'emparer des vingt quatre indiens ... et qu'ils tentèrent avec force violences de le faire en s'en prenant surtout à leurs enfants et à leurs femmes ». Les hommes faits ainsi prisonniers prirent congé de leurs familles en leur disant qu'ils n'avaient aucun espoir de les revoir un jour²⁶.

D'où venait donc cette opposition au projet de Maldonado ? Bien sûr, la colère provoquée par la coercition exercée sur les travailleurs est patente. Mais, néanmoins, à première vue, il semblerait que l'amélioration des routes procurait aux Yumbos autant de désavantages que d'avantages. Les faits montrent qu'ils

25. Autos de Don Miguel Yona, casique de San José Niguas, sobre el trabajo de un camyno, 8 julio 1737, ANH/Q Indígenas 51.

26. Autos del común de yndios del pueblo de Cansacoto sobre que no se nombre, thenientes, 4 abril 1742, ANH/Q Indígenas 55.

repoussaient le projet de Maldonado parce que la nouvelle route amenait avec elle bien des inconvénients pour le système de circulation organisé à partir de la forêt.

En premier lieu, la faible pénétration des Espagnols dans la région avait laissé les indigènes libres d'avoir des champs disséminés ici et là et éloignés les uns des autres :

« Ils passent la plus grande partie de leur vie hors de leurs villages car ils n'y ont point leurs semailles ; or, ils sont occupés presque toute l'année à essarter et à planter la terre, à la désherber, à en arracher les mauvaises graines, à récolter les fruits de leur travail qu'ils s'en vont vendre à Quito, en les portant sur leurs épaules » (Memorial impreso 1744 ; 1948 : tome 2 : 131).

Le commerce indigène ne semble pas s'être fait le long d'axes routiers importants, mais plutôt par la multitude de petits sentiers qui reliaient chaque unité domestique à ses champs, à ses lieux de pêche, etc. Or, que proposait Maldonado en échange, sinon le passage d'une route unique, qui venait supprimer la diversité des *yumbos ñanes* (sentiers indiens) et exigeait l'installation de postes de porteurs et de ravitaillement en des points fixes. Enfin, le projet s'est heurté à la nécessité écologique ressentie par des hommes habitués à vivre dans la forêt.

Une autre raison fit que les Yumbos repoussèrent le projet. Maldonado avait, en effet, décidé de fermer les *yumbos ñanes* par lesquels se faisait traditionnellement le commerce avec Quito. Il fit interdire le passage par la vieille route Mindo-Gualea-Nanegal, sous le prétexte de protéger la vie des indigènes contre les dangers de rivières tumultueuses et les périls des « immenses et insurmontables » montagnes du Pichincha (Información 1738 ; 1848, tome 1 : 153-173). Néanmoins, il est vraisemblable qu'il redoutait la concurrence des indiens, dont les sentiers étaient sans doute plus rapides qu'une route carrossable mais tortueuse. Le procureur de l'ordre de la Merced se fit le porte-parole des indigènes de Gualea et Nanegal pour demander la suppression d'une telle mesure qui entraînait « de grands détours, de sorte que le voyage qui prenait habituellement un jour en prendrait désormais deux ... que les dépenses étaient multipliées par deux et que les indigènes perdraient plus de temps pour leurs transactions et leurs marchés » (Representación 1740 ; 1948, tome 1 : 214-215). Il ne fait aucun doute que l'abandon rapide du projet de route de Maldonado fut motivé par le refus de coopération des Yumbos et par leur repli vers des terres mal contrôlées.

CONCLUSIONS

On peut donc facilement distinguer deux types de routes reliant le cœur de la Sierra aux ports de mer : d'un côté, le système des *yumbo ñanes* et, de l'autre, le réseau de routes construites par le pouvoir impérial.

Il est probable que les *yumbo ñanes* se caractérisent de la manière suivante :

1. ce sont des routes piétonnières, assez droites mais en pente raide, passant parfois par la haute montagne ;
2. ils forment un lacs très serré avec les sentiers transversaux particuliers des indiens, développant un modèle « capillaire » et mettant en relation directe les indiens de passage avec les unités domestiques ;
3. l'absence probable de tout contrôle centralisé.

Les routes impériales, elles, présentent les caractéristiques suivantes :

1. ce sont des routes carrossables, moins raides et moins élevées (sauf dans le cas des routes incas) ;
2. elles ont un caractère de routes principales avec des points d'hébergement et de ravitaillement fixes, ce qui diminue les liens directs avec la production et l'espace domestique des indigènes ;
3. elles sont contrôlées de l'extérieur, c'est-à-dire en des points situés hors des terres par où passe le trafic.

Toute l'époque coloniale est marquée par un rythme d'alternance entre les deux types de systèmes, ce qui a conduit assez naturellement au déclin des routes impériales et à la reprise de l'activité le long des *yumbo ñanes*.

C'est la complexité de la domination coloniale dans les régions excentriques qui échappaient au contrôle des Espagnols (missions religieuses, infiltration par des mulâtres, des métis et autres catégories sociales marginales, petits établissements miniers, pêcheries et propriétés rurales) qui a encouragé la persistance du commerce indigène par les *yumbo ñanes*. Cette constellation regroupait un tel ensemble interethnique d'intérêts qu'elle ne pouvait que s'opposer à la pénétration routière impériale.

Dans la société aborigène, le prestige allait de pair avec la connaissance des cultures lointaines. Les *chamans*, du fait de leurs déplacements, jouissaient d'un grand prestige et se posaient en rivaux des fonctionnaires coloniaux (caciques, percepteurs, officiers municipaux). A la suite des pressions coloniales et des conflits intra-indigènes, se développèrent des pôles de paganisme où virent le jour des colonies mixtes composées d'indigènes de cultures certes très hétérogènes, mais qui opposaient un front uni à l'évangélisation et à la colonisation. L'idée des promoteurs de projets routiers de type impérial était de remplacer le système des *yumbo ñanes* par le leur. Et, en fait, on ne vit jamais se mettre en place une stratégie de collaboration avec les indiens pour amplifier le transit commercial passant par la forêt. C'est ce qui laisse à penser que, malgré l'interdépendance économique évidente de la forêt et de la Sierra, naquit très tôt entre les deux une hostilité idéologique qui assimilait, d'une manière radicale, la vie indienne à la sauvagerie. Il n'est d'ailleurs pas exclu que certains Yumbos aient alimenté consciemment cette idée, qui leur était bien utile, pour protéger leurs intérêts dans les échanges commerciaux comme dans la vente de leurs savoirs magiques.

BIBLIOGRAPHIE

Cette liste contient les oeuvres publiées, les sources inédites sont rapportées dans les notes infra-paginales.

Les différents documents compilés par José Rumazo Gonzáles dans son memento « Documentos para historia de la Audiencia de Quito (voir Rumazo, 1848-1950) sont inclus dans cette bibliographie sous les noms des auteurs respectifs. L'abréviation DHAQ a été utilisée pour désigner l'origine de telles sources.

- ALCINA FRANCH (J.), 1974. El problema de las poblaciones negroides de Esmeraldas, Ecuador. Anuario de Estudios Americanos 31-33-46. Sevilla.
- ANDAGOYA y OTALORA (N.), 1949. Proyecto de capitulaciones que Nicolás de Andagoya y Otalora presenta a la Audiencia de Quito, a fin de abrir un camino, condiciones para la empresa, etc. 1677 - junio 26 - Quito. *En* José Rumazo González, compilador : DHAQ t. 4 : 272-280. Madrid : Afrodisio Aguado.
1949. (1681) Información a petición de Nicolás de Andagoya, sobre el camino abierto por él desde el pueblo de Calacalí hasta Esmeraldas. 1681 - junio 9 - Quito. *En* José Rumazo González, compilador : DHAQ t. 4 : 411-. Madrid : Afrodisio Aguado.
- ANONIMO, 1965 (1573). La cibdad de Sant Francisco del Quito. *En* Relaciones Geográficas de Indias. Marcos Jiménez de la Espada, ed. T. 2 : 209-232. Madrid : Ediciones Atlas. (Biblioteca de Autores Españoles T. 184).
- AREVALO (P. de), 1949 (1600). Relación del Capitán Pedro de Arévalo sobre la provincia de las Esmeraldas. 1600, diciembre 2, Quito. *En* José Rumazo González, compilador : DHAQ t. 4 : 15-27. Madrid : Afrodisio Aguado.
- ASTORGA (J.J.), 1948 (1741). Descripción del nuevo camino de Esmeraldas. 1741, abril 22, Quito. *En* José Rumazo González, compilador : DHAQ t. 1 : 224-252. Madrid : Afrodisio Aguado.
- ATIENZA (L. de), 1931 (1575 ?). Compendio historial del estado de los indios del Perú. *En* J. Jijón y Caamaño. *La religión del Imperio de los Incas*. Apéndices Vol. 1. Quito: Escuela Tipográfica Salesiana.
- CABELLO BALBOA (M.), 1945 (1579 ?). Verdadera Descripción y Relación Larga de la Provincia y Tierra de las Esmeraldas, contenida desde el Cabo Comunmente llamado Pasao hasta la Bahía de Buenaventura, que es en la costa del Mar del Sur, del Reino de Perú... *En* Jacinto Jijón y Caamaño, ed. Obras de Miguel Cabello de Balboa, vol. 1, Quito : Editorial Ecuatoriana.
- 1951 (1586). Miscelánea Antártica. Con prólogo, notas e índices a cargo del Instituto de Etnología, Seminario de Historia del Perú - Incas. Lima : Universidad Nacional Mayor de San Marcos. Facultad de Letras.
- CAÑADAS CRUZ (L.), 1983. El mapa bioclimático y ecológico del Ecuador. Ministerio de Agricultura y Ganadería, Programa Nacional de Regionalización Agraria. Quito.

- CARRANZA (M. de), 1965 (1569). Relación de las provincias de las Esmeraldas que fue a pacificar el capitán Andrés Contero. *En Relaciones Geográficas de Indias*. Marcos Jiménez de la Espada, ed. T. 3 : 87-90. Madrid : Ediciones Atlas. (Biblioteca de Autores Españoles T. 185).
- CIEZA, (P. de), 1962 (1533). La crónica del Perú. Primera parte. Madrid : Espasa-Calpe. (Colección Austral, N° 507).
- FRIED (M.), 1975. The notion of tribe. Menlo Park, CA : Cummings Publishing Co.
- HERNANDEZ (A.), 1977 (1539). Probanza ad perpetuam rei memoria hecha en esta villa de San Francisco de Quito. *En Documentos para la historia de la república del Ecuador*. T. 3 : 42-68. Quito : Casa de la Cultura Ecuatoriana. (Auspiciada por la Dirección de Historia y Geografía Militar del Estado Mayor Conjunto de las Fuerzas Armadas).
- INFORMACION, 1948 (1738). Información acerca del estado en que se encuentra el nuevo camino de Esmeraldas. 1738, octubre 6, Quito. *En José Rumazo González, compidador : DHAQ t. 1 : 153-172*. Madrid : Afrodísio Aguado.
- ISAACSON (J.), 1986. Excavación arqueológica en la tola Alfonso Pozo, Tulipe. *En Tulipe : Centro ceremonial del noroccidente de Pichincha*, por J. Isaacson, H. Jara, y F. Salomon. Quito : Banco Central del Ecuador. (Miscelánea Antropológica Ecuatoriana Serie Monográfica n° 2).
- ISAACSON (J.), JARA (H.) y SALOMON (F.), 1986. Tulipe : Centro ceremonial del noroccidente de Pichincha. Quito : Banco Central del Ecuador. (Miscelánea Antropológica Ecuatoriana Serie Monográfica n° 2).
- LEON BORJA de SZASZDI (D.), 1964. Prehistoria de la costa ecuatoriana. *Anuario de Estudios Americanos* 21 : 381-436.
- LCQ (Libro de Cabildos de Quito), Primero, 1934 (1529-1543). Libro primero de cabildos de Quito. Descifrado por José Rumazo González. 2 t. Quito : Archivo Municipal. (Publicaciones, n° 1-2).
- LCQ (Libro de Cabildos de Quito), Segundo, 1934 (1544-1547). Libro segundo del Cabildo de Quito. Descifrado por José Rumazo González. 2 t. Quito : Archivo Municipal. (Publicaciones, n° 3-4).
- LCQ (Libro de Cabildos de Quito) 1573-4, 1934 (1573-1574). Libro del Cabildo de Quito. Descifrado por José Rumazo González. Quito : Archivo Municipal. (Publicaciones, n° 4).
- LIPPI (R. D.), 1985. La arqueología de los Yumbos : Resultados de prospecciones en el Pichincha occidental. Ponencia presentada en el XLV Congreso Internacional de Americanistas, Bogotá, julio 1985.
- MALDONADO (P. V.), 1750. Carta de la provincia de Quito y sus adyacentes. 1948 (1743). Información acerca de la despoblación de San Pedro de Atenas. 1743, febrero 29, Quito. *En José Rumazo González, compilador : DHAQ t. 1 : 332-341*. Madrid : Afrodísio Aguado.
- MEMORIAL IMPRESO, 1948 (1744 ?). El « Memorial impreso » de Maldonado, i.e. Descripción de la provincia de Esmeraldas por Pedro Vicente Maldonado. 1744 ? - Quito. *En José Rumazo González, compilador : DHAQ, t. 2 : 55-161*. Madrid : Afrodísio Aguado.

- MONROY (J.), 1930-31. El convento de la Merced de Quito de 1534 a 1617. Boletín de la Academia Nacional de Historia 10 : 137-184 ; 11 : 193-208 ; 12 : 110-174.
1932 El convento de la Merced de Quito de 1616 a 1700. Quito.
- MUÑOZ DE LA CONCHA (A.) y FRANCISCO DE CABRERA (S.), 1949 (1679). Certificación de Andrés Muñoz de la Concha y Sebastián Francisco de Cabrera, sobre la vista de ojos que hicieron del camino de Salanse. 1679, septiembre 13, Quito. *En* José Rumazo González, compilador. DHAQ t. 4 : 368-373. Madrid : Afrodisio Aguado.
- PEREZ (P.N.), 1924. Historia de las mercedarias en América. Madrid.
- PHELAN (J.L.), 1967. The Kingdom of Quito in the 17th Century : Bureaucratic Politics in the Spanish Empire. Madison : University of Wisconsin Press.
- PORRAS (P.), 1974. Historia y arqueología de la ciudad española de Baeza de los Quijos. Quito : Centro de Publicaciones de la Pontificia Universidad Católica del Ecuador. (Estudios Científicos sobre el Oriente Ecuatoriano, n° 1).
- REPRESENTACION, 1948 (1740). Representación del Procurador del convento de la Merced a la Audiencia de Quito, en que pide no se obligue a los indios de Gualea y Nanegal a que trajinen por el nuevo camino de Esmeraldas. 1740, septiembre, Quito. *En* José Rumazo González, compilador : DHAQ t. 1 : 214-215. Madrid : Afrodisio Aguado.
- RODRIGUEZ DOCAMPO (D.), 1965 (1650). Descripción y relación del estado eclesiástico del Obispado de San Francisco de Quito que se ha hecho por mandado del Rey Nuestro Señor... *En* Relaciones Geográficas de Indias, t. 3 : 3-78. Marcos Jiménez de la Espada, ed. Madrid : Ediciones Atlas. (Biblioteca de Autores Españoles, t. 185).
- ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO (M.), 1977. Mercaderes del valle de Chíncha en la época prehispanica. *En* Etnia y Sociedad. Lima ; Instituto de Estudios Peruanos, pp. 97-140.
- RUMAZO GONZALES (J.), compilador. 1948-1950. Documentos para la historia de la Audiencia de Quito. 8 t. Madrid : Afrodisio Aguado.
- SALAZAR VILLASANTE (J. de), 1965 (1565 ?). Relación general de las poblaciones españoles del Perú. *En* Relaciones Geográficas de Indias t. 1 : 121-146. Marcos Jiménez de la Espada, ed. Madrid : Ediciones Atlas. (Biblioteca de Autores Españoles, t. 183).
- SALOMON (F.), 1980. Los señores étnicos de Quito en la época de los Incas. Otavalo, Ecuador : Instituto Otavaleño de Antropología. Serie Pendoneros, n° 10.
1983. Shamanism and politics in late-colonial Ecuador. *American Ethnologist* 10 (3) : 413-428.
1986 : Los Yumbos, Niguas, y « Colorados » durante la colonia española ; Etnohistoria del occidente de Pichincha. *En* Tulipe : Centro ceremonial del noroccidente de Pichincha, por J. Isaacson. H. Jara, y F. Salomon. Quito : Banco Central del Ecuador. (Miscelánea Antropológica Ecuatoriana Serie Monográfica n° 2).

- TYRER ROBSON (B.), 1976. The demographic and economic history of the Audiencia de Quito : Indian population and the textile industry, 1600-1800. Doctoral dissertation, Department of History. Berkeley. University of California.
- VALVERDE (P.) y RODRIGUEZ (J.), 1965 (1576). Relación de la provincia de Quito y distrito de su Audiencia por los oficiales de la real hacienda. *En Relaciones Geográficas de Indias t. 2* : 169-182. Marcos Jiménez de la Espada, ed. Madrid : Ediciones Atlas. (Biblioteca de Autores Españoles, t. 184).
- VELASCO (J. de), 1946 (1789). Historia del Reino de Quito en la América meridional. 3 t. Quito : Empresa Editoria « el Comercio ».
- VELASCO y GARCÉS (J.), 1948 (1749). Certificación de Fray Joaquín Velasco y Garcés, mercediario, cura de Esmeraldas, sobre el número de feligreses que hay en los pueblos de su parroquia, en cumplimiento del auto anterior. 1749, octubre 22, La Tola. *En José Rumazo González, compilador : DHAQ t. 2* : 325-326. Madrid : Afrodísio Aguado.